

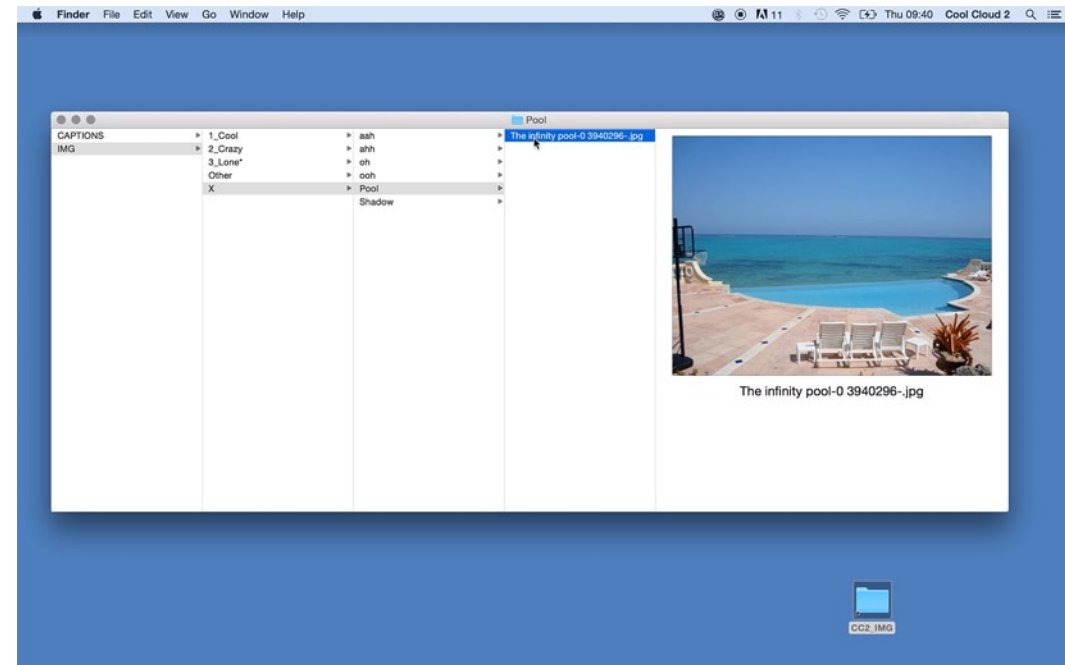
Stefan Karrer

Né en 1981 à Bâle (CH), vit et travaille à Vienne (AT) et Bâle.

Dans *Cool clouds that look like they should be spelling something, but they don't* (2016), Stefan Karrer examine des connexions numériques entre image et langage. Un curseur fraie en cliquant à travers ses archives personnelles de recherche d'images sur internet et faites de photographies de nuages trouvées, tandis qu'une voix générée par ordinateur, lit les légendes correspondantes. En 1934, Walter Benjamin voit dans les légendes le seul moyen d'arracher la photographie à sa transfiguration. Sans ces légendes, quel que soit le contenu, la photographie aboutirait au constat : « Le monde est beau¹ ». Mais que se passe-t-il si la légende devient aussi insignifiante que l'image ? Les catégorisations utilisées par les utilisateurs.trices (*cool, crazy, lone**) en révèlent le côté arbitraire : comment définir ce qui caractérise un « cool cloud » ? La voix commente : « Là, le nuage froid projette une ombre sur une vague folle qui s'écrase sur un rocher solitaire. Là se trouve la nature, capturée, légendée. Là, au bord de la piscine encore empoisonnée par la nuit précédente, vous vous attarderez des heures à pervertir minutieusement votre sens de la beauté avec des critères que je ne peux que partiellement reconstituer. » Un million et demi de résultats de recherche permettent d'illustrer la « nature » ; or l'accès à celle-ci reste bloqué. Les images suggèrent toujours une valeur de vérité, mais n'établissent plus de rapport avec le représenté : « Des nuages cool qui semblent devoir épeler quelque chose, mais ne le font pas. »

1 Walter Benjamin, « L'auteur comme producteur », conférence donnée à Paris le 27 avril 1934.

Stefan Karrer, *Cool clouds that look like they should be spelling something, but they don't*, 2016



Stefan Karrer

*1981 in Basel (CH), lives and works in Vienna (AT) and Basel.

In *Cool clouds that look like they should be spelling something, but they don't* (2016) Stefan Karrer explores digital nexus between images and language. A cursor clicks through his personal Internet research archive of found footage cloud pictures, while a computer generated voice reads out the corresponding captions. In 1934 Walter Benjamin saw captions as the only possibility to tear photography away from fashionable clichés. Without this addition it would, regardless of the content, inevitably end up with the conclusion: “The world is beautiful.”¹ But what if the caption says as little as the image? The attributes provided by the users (cool, crazy, lonely) reveal how arbitrary the categorisation is: What exactly makes a cloud cool? The voice comments: “There lies the cool cloud casting a shadow on a crazy wave crashing on a lonely rock. There lies nature captured and captioned. There on the edge of the pool still poisoned from the night before, you would linger for hours studiously perverting your sense of beauty with criteria I can only partially reconstruct.” One and a half million search results make it possible to describe “nature”, yet the access to it remains obstructed. Now as before, images suggest a truth value, but they no longer provide a connection to the represented: “Cool clouds that look like they should be spelling something, but they don't.”

1 Walter Benjamin, “The Author as Producer,” *New Left Review* 1, no. 62, trans. John Heckman [July-August 1970 [1934]]: 1–9.

Stefan Karrer, *Cool clouds that look like they should be spelling something, but they don't*, 2016

